

SANS EFFORT - REVUE DE PRESSE

sceneweb.fr, 19 juillet 2021

Caroline Châtelet

SANS EFFORT, MÉTAPHORES MULTIPLES

Objet cocasse et singulier, touffu et intrigant, la pièce de la compagnie suisse SNAUT, créée par Joël Maillard, narre le récit d'une communauté utopique. Un spectacle qui suscite la réflexion au-delà de son apparence farfelue.

Par son texte de présentation, *Sans effort* retient déjà l'attention. Pour imaginer ce spectacle, les artistes se sont donnés plusieurs contraintes : interdiction d'écrire « *quoi que soit, y compris des notes de travail* » ; de « *se filmer, s'enregistrer, archiver* » ; et de « *lire et se documenter par quelque moyen que ce soit, à l'exception de conversations eues avec des gens.* »

Ce protocole d'écriture oulipien pourrait laisser accroire à la découverte d'un objet relevant purement de l'exercice de style, et s'en tenant simplement à cela. Il n'en est rien, et cet intrigant spectacle « non-écrit » se révèle une œuvre à la fois touffue et lyrique, pour le moins barrée et sacrément bien ficelée.

Sur un plateau où trône une lampe de bureau blanche et d'étranges instruments de musique – fabriqués à base de pots de fleurs, de bâche en plastique et de cordes de guitare –, deux personnes approchent à l'avant-scène. Lui (Joël Maillard) commence à parler, tandis qu'elle (Marie Ripoll) le regarde amusée. Sauf que ce n'est pas Joël Maillard qui s'adresse à nous mais René, un vaudois qui aurait dû participer au spectacle – et qui, ayant quitté le projet juste avant la première, est donc interprété par l'artiste. Le créateur du spectacle jouant l'amateur – dont on ne sait s'il existe réellement – : il y a déjà là quelque chose de vertigineux. Il se dit, aussi, une volonté de décaler certains motifs du théâtre contemporain. Alors que tant de spectacles aiment à convoquer sur scène des amateurs – avec le surcroît de vérité et de réel qu'ils sont supposés apporter – Maillard et son équipe prennent cette tendance à revers. Avec son accent suisse très marqué et ses remarques aussi cocasses qu'incisives sur le projet, René est un vrai personnage. Il nous détaille l'origine de la création, sa désertion de celle-ci, ainsi que l'existence d'un poème, qu'on lui aurait transmis et qui va donc nous être donné à notre tour.

Le fameux poème porté à l'unisson par le duo – comme une longue mélopée – est un récit d'anticipation. Dans celui-ci, un groupe de personnes quitte une ville pour rejoindre une île inhabitée le temps d'une fête. Au moment de repartir, deux décident de rester, sans autre raison que le refus de retourner vers « les tumultes, l'agitation et les registres ».

Fait inattendu, tous se rallient à cette étrange décision et une vie nouvelle débute pour cette petite communauté, marquée à ses débuts par la fête perpétuelle et la prise de racines hallucinogènes. Vivant librement, ils ne se sont donnés que deux consignes : ni écrire, ni procréer. Si la première est tenue, ce n'est pas le cas de la seconde... et les deuxième et troisième générations se succèdent. En lieu et place de l'écriture, il y a le poème, soit un récit oral détaillant la vie depuis la fête. Ce récit poétique, fondateur de leur civilisation, est transmis, répété, enrichi, amendé et enluminé sans cesse. Il semble autant être la justification que le socle de leur choix de vie – un choix initial devenu ensuite un état de fait. Le poème subvient à tout : il offre connaissance, histoire, légitime les décisions, comble les doutes ou insatisfactions. Pour autant il a ses limites – n'indiquant absolument pas, par exemple, comment construire des bateaux pour rejoindre l'autre rive. Son savoir est aussi mouvant qu'illusoire et comme eux-mêmes le disent, « certains jours le poème veut dire quelque chose, certains autres il ne veut plus rien dire. » Tout dépend le crédit qu'on lui apporte.

Épopée géniale par la logorrhée sur laquelle elle repose, *Sans effort* séduit aussi par sa fragilité. Ce tempérament précaire induit par sa conception infuse le spectacle – les quelques écarts de mots ou de formules prononcés par Maillard et Ripoll donnant lieu à des échanges de regards et des sourires – et tend à favoriser une complicité entre spectateurs et acteurs. Joliment interprété par les deux acteurs, l'ensemble se révèle passionnant et stimulant par son récit à tiroirs. Outre le possible propos méta-théâtral – n'est-ce pas le propre de l'art théâtral de raconter des histoires, et de subsister par la mémoire de celles et ceux y ayant assisté ? –, l'aventure de cette société ouvre de multiples pistes d'interprétation. L'on pourra y voir notamment l'influence de *Bolo'Bolo*, essai culte écrit en 1983 par l'écrivain suisse de langue allemande PM et proposant un modèle d'utopie réalisable fondé sur la constitution de communauté (bolo).

À sa manière, *Sans effort* dessine une parabole sur la croyance et ses mécanismes, et propose une société utopique, plus équilibrée et fondée sur d'autres principes. Dans celle-ci, le travail en tant qu'exploitation, la misère sociale et les inégalités ont disparu, et les libertés individuelles semblent plutôt bien s'accorder avec les quelques contraintes sociales. Pour autant, ce monde ne va pas sans travers ni écueils, puisque outre que certains membres l'ont quitté – soit par le choix d'une vie isolée, soit par le suicide – car n'acceptant plus ses valeurs ; la transmission se révèle impossible d'une génération à l'autre. Par toutes ses pistes de réflexion, comme par son caractère éminemment atypique, *Sans effort* promet d'accompagner le spectateur longtemps après la représentation.

LA POÉSIE N'EST PAS SEULE

Écrire sur ce spectacle est formellement interdit.

(...)

Sur ce plateau occupé « sans trop d'effort », seuls quelques résidus échoués de l'autre monde (pots de fleurs accordés, lampadaires tambourinés) semblent avoir droit de cité au côté des deux bouches. Le paradis festif qu'a foulé le duo, royaume du « tout oublier », nature propice à la contemplation narrative que seule la parole fait exister, ne fait qu'un avec le sanctuaire théâtral.

Rien ne vibre au départ. Le plateau est au présent, dans la trivialité d'un début suspendu où le pacte créatif et le cadre réceptif sont fixés avec l'assemblée d'oreilles. Puis « l'absence de plan devient le plan », le « début du poème » précipite « le début du monde », et le sol minuscule se met à parler. Michel Deguy ne croit pas que le poème est une « terre promise. » Seule « la lecture du livre parmi la terre qu'il promet » est possible selon lui. Ripoll et Maillard lui donnent tort. Car en délivrant le poème du livre, du destin linéaire et pétrifiant de l'écriture, ils lui restituent toute sa raison d'être performative et toute sa force d'appel. Ils retrouvent, au rebours de cette « page consentie » dont parlait René Char, la magie de son insécurité.

D'autant que ce poème, loin de tout ronron chamanique et communautaire, est un espace profondément paradoxal, balbutié à la fois dans l'ignorance des anciens mots et en même temps prisonnier de certaines analogies. Il est embarcation, colline, substance hallucinatoire, sable infiniment modelable et dangereusement mouvant. Il est cet « évadné » dont parlait Char et en même temps la certitude d'une fin des temps. Derrière cette « tentative de restituer à deux un spectacle prévu pour trois » qui nous faisait rire au départ se glissent d'ailleurs quelques absents. L'objectif finit même par être clair. Il s'agit de « faire de nouvelles bouches à dire le poème » pour éviter que la contemplation s'éteigne. Et plusieurs jours après avoir débarqué, notre récitation silencieuse et sans effort du poème évanoui signe la réussite miraculeuse de Marie Ripoll et Joël Maillard. Celle d'être à la fois les géniteurs et les oubliés du poème, les premiers et les derniers, les apparaissants et les spectres, les découvreurs et les passeurs. « Les poètes se révèlent pour la plupart au début ou à la fin d'une ère » écrivait Hölderlin. Eux parviennent à naviguer entre la fête des origines et la peur du crépuscule. Mais puisque d'autres bouches sont là, le poème n'est plus seul.

Le bruit du off, 10 juillet 2021

Emmanuel Serafini

L'AUTRE MONDE

Grande leçon de chose initiée avec l'accent suisse de Nyon par le célèbre René qu'on vient voir pour des choses sérieuses et importantes et qui est interpellé cette fois-ci par Joël (Maillard, le metteur en scène) et Marie (Ripoll, comédienne pince sans rire !).

Les deux comparses aiment les tentatives, les expériences, faire des choses comme : préserver la tradition orale, qui les en blâmerait ? Ils vont donc nous narrer un conte, une histoire du passé et, décidément, comme de nombreux spectacles cette année dans ce festival, l'histoire de gens qui sont partis vers un autre monde, qui vont se recréer une société ailleurs, faisant naître un mythe porté par ce conte chanté, accompagné d'instruments improbables...

Si le chant canon et la prosodie sont tout à fait indiqués dans cet exercice loufoque, on se demande combien de fois ils ont bu pour en arriver là... c'est drôle de bout en bout... C'est absolument déjanté au point qu'on se demande si on n'est pas totalement anormal de ne pas trouver ça normal !

Ils décortiquent ce conte et avouent l'usage d'une plante qui va bien et qui pousse à la reproduction sous un état tierce... Ainsi, a-t-on une première génération d'habitants qui ont fui un ailleurs pour être mieux et une seconde, leurs enfants, qui veulent retourner d'où leurs parents sont venus, logique ! Comme leurs parents abusaient de la plante, il n'y en a plus... ce qui reste à la nouvelle génération, c'est la musique et là, oreille sensible et puriste du bon son, s'abstenir, corde tendue sur pot de fleur... tout un monde s'ouvre à nous ! Enfin, c'est sans queue ni tête, mais finalement, ça se tient... L'avenir nous le dira comme disent les protagonistes, mais il faut tout lâcher pour les voir et vous ne regretterez pas.

L'HUMANITÉ, 16 juillet 2021

Gérald Rossi

LE MONDE D'EN FACE

Expliquées d'emblée au public, les "règles du jeu" qui ont conduit à la réalisation du spectacle sont les suivantes : il a été interdit d'écrire la moindre note de travail, de filmer ou d'enregistrer une répétition, de se documenter sur le sujet, etc. Mais les concepteurs sont, il est vrai, des coutumiers du loufoque. Alors, vrai ou faux, ils entretiennent le mystère. Tout n'est-il que travail de mémoire ? Une certitude, on s'amuse beaucoup, avec l'accent vaudois, mais pas seulement. L'aventure est celle d'un groupe d'individus qui ont décidé de quitter le monde du superficiel et de la consommation de masse pour aller s'établir "en face". Au-delà du saugrenu, c'est intelligent et bien vu.

RTS, émission Vertigo, 20 septembre 2019

Thierry Sartoretti

Le Petithéâtre de Sion accueille l'un des spectacles de théâtre romand le plus réjouissant de la saison. Avec "Sans effort", Joël Maillard explore la mémoire humaine et la transmission orale comme unique support de création.

Imaginez. C'est une île déserte. Ses premiers habitants ont fui la civilisation, sabordé leurs bateaux et tout abandonné derrière eux. Il y a de l'utopie dans ce projet. Comme une réminiscence hippie. On se nourrit de plantes, on se mélange parmi et surtout on oublie tout: plus d'écriture, pas le moindre stylo, pas le moindre livre, aucun papier. C'est la grande fraternité ou sororité de la parlotte. Les années passent, les générations se suivent... comment ces insulaires vont-ils évoluer sans écriture?

Interdiction d'écrire

Imaginez encore. C'est un spectacle de théâtre. Une création originale nommée "Sans effort". Sans effort ? Tu parles. Joël Maillard et sa complice Marie Ripoll se sont donnés de belles règles de travail. On les cite: "Interdiction d'écrire quoi que ce soit, y compris des notes de travail. Interdiction d'archiver leurs recherches sur quelque support que ce soit. Interdiction d'utiliser de la matière première enregistrée. Interdiction de lire et de se documenter par quelque moyen que ce soit, à l'exception de conversations qu'ils pourraient avoir avec des gens."

Sont-ils zinzins, Joël Maillard et Marie Ripoll ? La réponse est oui. La méthode rappelle le mouvement littéraire Oulipo qui trouvait sa liberté dans la contrainte. Et en matière de liberté, "Sans effort" est un manifeste réjouissant, drôle et délicieusement ironique.

La musique pour accompagner la transe

Les voici donc tous les deux sur un plateau à nous raconter cette aventure humaine post-écriture. Une saga entre Robinson Crusoe et la vie baba dans le Larzac dans les années 70. Tout ceci par le truchement de l'époux d'une sorte de medium décédée qui lui aurait transmis la vision future de cette société dédiée à la seule parole. On vous avait dit que c'est zinzin. Notez aussi que les habitants de l'île, à défaut de lire les notes, ne sont pas insensibles à la musique. Sauf qu'en l'absence de références au passé, leurs instruments sont pour le moins sommaires, destinés avant tout à accompagner leur transe après avoir consommé une certaine racine qui pousse sur l'île. On doit au musicien Louis Jucker l'invention de l'instrumentarium primitivo-futuriste.

Suspense, l'écriture va-t-elle jaillir à nouveau comme aux premiers temps ? L'absence d'écriture sera-t-elle une libération ou un abrutissement ? Et qui est véritablement Joël Maillard ? Ne comptez pas sur moi pour vous l'écrire...

24 heures, 29 septembre 2019
Natacha Rossel

Joël Maillard manie l'art de raconter des histoires avec la légèreté du fabuliste et le sérieux de l'artiste préoccupé par la transmission des savoirs, les traces que l'Homme laisse derrière lui. Sa dernière pépite, "Sans effort", brille tant par la force du propos que par la profondeur du conte qu'il nous donne à entendre, en duo avec la comédienne Marie Ripoll.

Le titre de la pièce est bien entendu ironique. Car le binôme en a fait, des efforts, pour se plier aux trois contraintes qu'il s'est fixées: ne rien écrire, ne rien filmer ou enregistrer pendant le processus de création, ne pas se documenter. C'est donc dans l'ellipse, le souvenir poreux et hasardeux que réside la matrice du spectacle: explorer l'oralité et la mémoire.

La pièce démarre avec le récit d'un dénommé René (campé par Joël Maillard). Ce bon Vaudois de Cugy détient une tradition orale qui lui est parvenue par son épouse malade, laquelle lui soufflait un poème pendant la nuit. De là, les comédiens (tous deux irradiant de drôlerie) nous entraînent dans une histoire à dormir debout.

Cette fable ethnologico-loufoque, contée à l'aide d'instruments de musique, nous plonge au cœur d'une communauté d'individus qui, au terme d'une fête, ont décidé de ne pas rentrer chez eux. De péripétie en péripétie, ils mettront tout en œuvre pour que leur poème ne tombe pas dans l'oubli. Au-delà de sa forme ludique, le conte révèle l'un des fondamentaux du théâtre: celui de raconter des histoires.